

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 53 (1924)
Heft: 5

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

partager. Nous serons tous deux égaux dans la misère et la haine ! Est-ce bien ce que vous désirez ? L'individu fixait sur le paysan des yeux ahuris et ne disait plus rien... Soudain, il se ressaisit : « Vous voyez plus clair que moi, patron ; je comprends maintenant que ça ne pourrait pas aller ainsi ! »

Tout à côté, des pioches reluisaient au soleil. L'homme en saisit une, la mit sur son épaule et dit : « Allons bêcher la terre, patron ; je suis à votre service, et que Dieu me pardonne ! — La leçon avait profité.

QUATRIÈME SUJET : Écrivez à votre frère ou à votre sœur, pour lui donner des conseils sur le choix de son état. A un ami, à une amie...

Lettre d'un père à son fils, qui est sur le point d'embrasser une carrière libérale.

Lettre d'un ami à son ami qui a quitté la campagne pour la ville, en dépit des avis paternels.

Récit : L'enfant prodigue. (Imitation du récit biblique.)

Lettres N^{os} 9 et 10 11 et 12, du 2^{me} degré, à adapter aux divers cas ci-dessus traités.

DICTÉE : *Chanson du ramoneur.* — Je suis tout noir, mes yeux piquent et mes genoux saignent. Mes pauvres mains se sont blessées aux dures croûtes de suie. J'ai respiré la fumée âcre et brûlante, car c'est l'hiver et nul n'a voulu éteindre son fourneau pour faciliter ma tâche. La longue cheminée m'a servi de prison pendant des heures ! J'ai eu chaud, j'ai eu froid, j'ai eu soif, j'ai encore la gorge brûlante. Mes habits sont pleins de débris de charbon et je devrai dormir tout habillé sur la paille ! Ce soir, j'aurai ramoné trente cheminées, et demain... demain, je devrai recommencer !... et tous les jours. Ma pauvre vie s'écoule dans le noir !

Mais ne croyez pas que ce noir soit entré en mon âme. Point du tout ; noir dehors la semaine, mal lavé le dimanche, je suis blanc au dedans, parce que j'ai la conscience tranquille.

Le métier que je fais, et que vous ne voudriez sans doute pas pratiquer, mes amis, je l'aime de tout mon cœur, car c'est la voix de Dieu qui m'a dit, quand j'étais petit : « Fais-toi ramoneur ! » Chacun a sa vocation ; toutes sont divines puisque toutes sont le devoir et mènent à Dieu.

Fables pouvant servir d'exercices d'application : Le savetier et le financier. — Le berger et le roi. — Le rat de ville et le rat des champs. — La mort et le bûcheron.

Torny-le-Grand, 16 décembre 1923.

LÉON PILLONEL, *instituteur.*

VARIÉTÉ

Les opinions du Chat botté sur les inspecteurs les examens et les programmes

Donc, le marquis de Carabas épousa la fille du roi. Ils furent très heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. Mais survinrent les révolutions, les démocraties, les syndicats et les bolchévistes. Le roi fut détrôné. On se partagea les terres du marquis de Carabas, qui s'était enfui précipitamment en Occitanie, aux premières menaces de l'orage. Quant au Chat botté, toujours habile à se tirer d'affaire, il se fit nommer expert pédagogique.

Chacun sait que, volontiers, le chat s'en va tout seul et que tous lieux se valent pour lui. Celui-ci s'en allait donc tout seul, par les chemins et les vergers, sur les arbres et sur les toits. Son regard aigu surveillait, dardé au travers de la pupille en amande, la troupe turbulente des gamins mal ficelés et les groupes des fillettes jacassantes qui se promènent en s'enlaçant la taille. Et, dans son cerveau félin, les observations s'accumulaient.

Il sauta, certain jour, de la gouttière sur la fenêtre de la salle de M^{lle} Rattatam, institutrice. Les écolières s'étaient éparpillées aux quatre vents comme un tourbillon de feuilles bruissantes. M^{lle} Rattatam demeurait seule, prostrée, à son pupitre, les mains lasses sur ses genoux ployés. Une boue, presque cendrée déjà, qu'elle n'avait plus la force de rejeter derrière l'oreille, coupait en sillon lamentable sa joue, ronde encore, mais pâlie.

— Eh ! Mademoiselle, quel est donc le mortel qui vous a mise en tel état, s'écria le Chat botté, plein de commisération.

— L'inspecteur, brave chat...

— Quel inspecteur ?

— L'inspecteur scolaire, celui du N^{me} arrondissement.

— Est-il venu ? vous a-t-il grondée ?...

— Non, mais il viendra dans trois jours, et mon programme..., mes élèves...

— Oui, j'entends : le programme, les élèves, l'inspecteur... ! Combien la vie d'une institutrice serait plus acceptable, si ces trois cauchemars étaient supprimés.

— Ne vous moquez pas, monsieur le Chat ; je suis si malheureuse !

— Voyons, votre inspecteur n'est pas un ogre. Je les connais, les ogres. J'en ai même goûté. J'ai rencontré la semaine dernière l'un de vos inspecteurs. Il était gros ; il avait l'air très bon. Le proverbe dit : *omnis pinguis bonus*. Vous savez le latin, Mademoiselle ?

— Hélas ! on ne nous l'apprenait pas, de mon temps. Mais on me dit qu'aujourd'hui, à Fribourg, les institutrices...

— Ce latin vous avertit, Mademoiselle, pour votre consolation, que les gens gros sont en général bons. Ainsi l'ogre était maigre. Oui, comme je vous le dis, il était maigre, quoiqu'il mangeât beaucoup ; cela se rencontre. Le jour où je l'ai croqué, il s'était fait servir à dîner dix mètres de saucisse, huit chapons, quatre moutons, un veau, le tout arrosé d'une demi-barrique de vin blanc, de quatre pots de café et d'un setier de liqueur. Avec tout ça, l'ogre était maigre.

— Hélas ! le mien est maigre aussi...

— Votre ogre ?

— Je veux dire l'inspecteur de l'arrondissement.

— Si maigre qu'il soit, il ne vous a pas mangée, Mademoiselle, du moins jusqu'ici, et c'est une sérieuse garantie pour l'avenir. Avez-vous travaillé, réellement travaillé ? Oui ! Alors, il le constatera. Votre inspecteur, quel qu'il soit, ne sera pas sans remarquer, dès les premières interrogations, que vos leçons ont été données, que vos élèves se tiennent tranquilles et qu'elles répondent avec entrain, avec sûreté.

— De l'entrain, oui, elles en ont. Mais de la sûreté, je n'oserais dire...

— Prenez garde : vous allez vous accuser de négligence grave ! Car, cette sûreté, d'où l'auraient-elles, sinon de vous ? Si elles ne sont pas sûres de leur savoir, c'est que votre enseignement...

— N'est pas sûr ?

— Du moins ne leur donne pas cette assurance.

— Comment la leur donnerai-je ? En affirmant plus énergiquement ?

— En établissant dans votre enseignement ce qui en est l'armature. Vous avez à discerner dans le programme ce qui est essentiel, fondamental, de ce qui est accessoire. Il est, en toute branche, un lot, très réduit, de vérités sur lesquelles repose le savoir entier de la dite branche. Ces connaissances fondamentales, disons : ce fondement, faites-le parfaitement assimiler en calcul, en grammaire, en géographie, en histoire, en rédaction...

— Nos programmes sont si chargés !

— Ils vous paraissent chargés justement parce que vous ne prenez pas la peine de discerner le fondamental de l'accessoire, le minimum du maximum et que vous ne posez pas le fondement solide sur lequel s'appuyera tout le reste. La sûreté de l'édifice intellectuel et moral que vous bâtissez jour par jour repose sur un nombre de principes ou d'exercices beaucoup plus restreint que vous ne pensez. Mais de l'inébranlable sûreté de ce fondement dépendent les réponses sûres des élèves, le succès de l'examen et le sourire de M. l'Inspecteur.

— Et ce sera sûr ?...

— Quand vous l'aurez clairement, intelligemment enseigné sans doute, mais aussi, j'ose dire : surtout, quand vous l'aurez inlassablement répété, répété sans merci, — sans merci ni pour vos élèves, ni pour vous.

— Mais voilà ce qui m'accable, excellent Minet, cette répétition dont je suis la machine absurde.

— Intelligente maîtresse, et non machine, qui sait répéter tout en variant.

— Oh ! la variété dans notre profession ? Mêmes examens, mêmes explications, mêmes cahiers, mêmes fautes dans ces cahiers ! Les élèves changent ? Leurs figures, et la manière de s'attifer, oui. Mais les étourderies, mais les sottises, demeurent étonnamment semblables à elles-mêmes au travers de la succession des volées.

— Le soleil luit toujours pareil et cependant nouveau à l'aube de chaque matin ; chaque jour il fait pousser les mêmes herbes, dorer les mêmes blés, rougir les mêmes pommes, couler en ruisselets les mêmes frimas. Je voudrais voir votre figure, s'il s'avisait de changer. Le soleil ne se fatigue point de se lever et de luire, parce que cette répétition est son rôle, sa fonction, son *être*. Et c'est le rôle du printemps de se répéter chaque année et de faire germer les mêmes grainés. Et les « volées » des moissons se répètent, elles aussi, sans se lasser pour que le pain soit apporté sur nos tables. Dieu lui-même se répète et ne s'en fatigue pas. Tout ce qui est fécond, tout ce qui est puissant, tout ce qui est doux, tout ce qui est fort, tout ce qui est bon, se répète allégrement, est frais, est nouveau, est joyeux de se répéter. Corriger ces cahiers et ces élèves, ces fautes et ces défauts, et subir ces mêmes examens, et recommencer ensuite, c'est *être*, pour l'institutrice. Que tout cela ne soit pas, programme, examens, élèves et leçons, c'est vous qui n'êtes pas, qui devez ne pas être. Être ou ne pas être, c'est la question, disait déjà Hamlet au temps où les fils des meuniers épousaient les filles de rois, grâce aux artificieux stratagèmes des Chats bottés. Or, être, c'est se répéter sans se lasser, ni s'user.

— Ni s'user ? Vous avez donc une recette contre la vieillesse ?

— Contre la vieillesse, non pas, mais contre l'usure. J'en ai même deux, car notre race a plus d'une ruse en son sac.

— La première...

— ... c'est d'avoir toujours un peu plus de besogne qu'on en peut faire, d'abord afin que notre activité trouve tout son déploiement, ensuite afin que

nulle paresse ne puisse se glisser dans les interstices des leçons, des corrections, des préparations, — paresse semblable aux toxines qui épuisent vite un muscle, si elles ne sont promptement éliminées, — afin surtout que nous ne soyons jamais tentés de nous sentir contents de nous-mêmes et de nous arrêter, afin que nous maintenions vivante en nous notre capacité de désir, d'espairs et de projets. Tout nous use ; mais tout peut nous rajeunir. Qui a beaucoup à faire veut faire plus encore. La flamme ne se fatigue pas ni ne s'use à brûler. Si elle meurt, ce n'est point faute d'agir, mais faute d'être alimentée. Rien ne vaut, pour la flamme de notre vie, la besogne obligée et quelque peu débordante de chaque jour.

— Ah ! pour ça, natou matois, ne vous en faites pas ! nos inspecteurs, avec leurs programmes et leurs exigences, ne nous laisseront jamais à court de combustible. Voyons le second tour de votre sac.

— C'est d'y mettre beaucoup de vous-même, d'y mettre tout votre cœur, de vous donner sans compter. Celui-là seul qui donne reçoit à son tour. Et, dans les trésors d'ordre moral, c'est en se donnant qu'on s'enrichit.

— Pour ce que les élèves nous le rendent !

— Et qu'auraient-elles à rendre ? Vous êtes leur servante, et bien rétribuée. Elles vous payent en vivant votre enseignement. Ne vous plaignez pas. Vous semez un peu, bien peu, de votre pauvre vie ; vous récolterez du trente, du soixante, du cent pour cent de ce que vous donnez, puisque vos leçons se multiplient avec vos élèves. Elles vous rétribuent, j'ose dire, usurairement.

— Vous ne comptez donc pour rien les ingratitude, les crève-cœurs ?

— Ah ! l'excellent moyen de rester jeune ! Le cœur que rien n'écorche se racornit bientôt, se fige, vieillit. A qui reste apte à ressentir la peine, le cœur demeure jeune et toute l'âme avec lui. Qui peut s'émouvoir peut s'enthousiasmer ; on pleure, on tremble, on rit, on vibre, on aime, on espère, on désire, — on vit. Vous êtes encore l'obligée des plus ingrates, des plus paresseuses, de celles-là mêmes qui vous laissent inquiète et prostrée dans l'attente...

— De l'inspecteur ?

— Oui, de l'ogre terrible et maigre de demain.

CHRONIQUE SCOLAIRE

Ecole normale. — L'hiver a fait payer aux élèves un tribut élevé de maladies diverses, dont aucune ne fut grave, heureusement. Les appareils de chauffage eux-mêmes se mirent au niveau général et se déclarèrent malades ; un énergique traitement les remit en bon état.

Le trimestre fut coupé, à Carnaval, par une séance littéraire et une promenade à Belfaux. La séance littéraire comprit des productions de choix : deux fragments de *Divico*, drame inédit dont l'auteur est M. Alphonse Aeby, professeur à l'Ecole normale, joués par les élèves allemands, et les cinq actes d'*Athalie*, avec les chœurs, que représentèrent les élèves de langue française.

